
Europes, errances : la littérature européenne et ses projets d'unification du continent

Wandering through Europe: its Literature and the Quest for Unity

Anne Kraume

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/siecles/2647>

ISSN : 2275-2129

Éditeur

Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2015

ISSN : 1266-6726

Référence électronique

Anne Kraume, « Europes, errances : la littérature européenne et ses projets d'unification du continent », *Siècles* [En ligne], 41 | 2015, mis en ligne le 01 juin 2015, consulté le 08 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/siecles/2647>

Ce document a été généré automatiquement le 8 mars 2021.

Tous droits réservés

Europes, errances : la littérature européenne et ses projets d'unification du continent

Wandering through Europe: its Literature and the Quest for Unity

Anne Kraume

- 1 Dans une interview parue début mai 2013 dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, Julia Kristeva, psychanalyste, essayiste et écrivain, fait le constat d'une grave crise d'identité de l'Europe :

« L'Europe connaît aujourd'hui une crise de vocation : elle ne sait pas vraiment ce qu'elle est et elle ne réussit pas ou n'essaie pas de définir un tant soit peu son identité. C'est pour ces raisons que l'Europe n'est pas en mesure de tirer parti de ses atouts, tout compte fait, considérables. Elle avance à tâtons dans la mondialisation, parce qu'elle ne se connaît pas elle-même¹. »

- 2 La thérapie proposée par Julia Kristeva à la suite de son diagnostic est de nature psychanalytique : le patient – l'Europe, en l'occurrence – doit apprendre à mieux appréhender son identité occultée ainsi qu'elle-même « dans le cadre d'un travail de mémoire ». Mais en quoi consiste cette identité européenne dont le patient devrait prendre conscience ? Julia Kristeva la décrit comme un kaléidoscope qui, pourrait-on dire, avec ses nombreux éclats ou tessons colorés, dessine des motifs en perpétuelle transformation, à la fois complexes et éphémères. Elle explique le caractère évanescent de cette identité kaléidoscopique par une « tradition d'inquiétude permanente » qui s'exprimerait, selon elle, essentiellement par une recherche constante de la vérité et, de la sorte par un état de perpétuel mouvement et une certaine *Heimatlosigkeit* (absence de patrie). Cette idée fait écho à un passage tiré du *Gai Savoir* de Nietzsche dans lequel le philosophe, sous le titre « Nous autres sans-patrie », part en guerre contre le nationalisme de son temps, auquel il propose de substituer la notion d'esprit européen qui dépasserait les limites et les frontières :

« Parmi les Européens d'aujourd'hui, il n'en manque pas qui ont un droit à s'appeler, dans un sens distinctif et qui leur fait honneur, des sans-patrie [...]. Nous autres enfants de l'avenir, comment saurions-nous être chez nous dans cet

aujourd'hui ! Nous sommes hostiles à tout idéal qui pourrait encore trouver un refuge, un « chez soi », en ce temps de transition fragile et écroulé ; pour ce qui est de la réalité de cet idéal, nous ne croyons pas à sa durée. La glace qui aujourd'hui peut encore supporter un poids s'est déjà fortement amincie : le vent du dégel souffle, nous-mêmes, nous autres sans-patrie, nous sommes quelque chose qui brise la glace et d'autres « réalités » trop minces... [...] Nous sommes, en un mot – et que ce soit notre mot d'ordre ! – de bons Européens, les héritiers de l'Europe, les héritiers riches et comblés, riches, mais aussi riches en obligations, héritiers de plusieurs milliers d'années d'esprit européen². »

- 3 Si Nietzsche explique la *Heimatlosigkeit* européenne essentiellement par le délitement des idéaux et donc par la transmutation de toutes les valeurs (qu'il appelle d'ailleurs de ses vœux), il cible une représentation de l'Europe qui est très proche de celle de Julia Kristeva : l'Europe est cet espace dont l'identité se nourrit de la capacité de mettre en doute, du scepticisme ; son histoire n'est pas l'histoire de vérités certaines, établies (ou de « réalités »), mais c'est au contraire une histoire faite de remises en question permanentes de toutes les prétendues vérités (y compris de sa propre identité).
- 4 Selon Julia Kristeva, c'est cette connaissance qui devrait pouvoir aider l'Europe actuelle, en ce début du XXI^e siècle, à sortir de la crise. En effet, au fil du temps, c'est toujours ce mouvement de balancier, apparemment paradoxal, entre identité et conscience du caractère équivoque d'une identité bien définie, qui a caractérisé l'Europe. Il n'est que de considérer les approches littéraires que les écrivains européens ont toujours tentées au cours des siècles. Dans un chapitre de son livre *LTI (Lingua Tertii Imperii)*, daté d'août 1935, portant le titre « Café Europe », Victor Klemperer, écrivain juif-allemand, spécialiste de littératures romanes, aborde ainsi la nostalgie de l'Europe de ces exilés qui durent fuir cet espace à l'époque du national-socialisme : « Comment avoir la nostalgie d'une Europe qui n'existe plus ?³ » Les considérations de Klemperer sur le déclin de l'Europe, inéluctable du fait du national-socialisme, laissent apparaître la conception d'un esprit européen qui ne connaît pas de frontières physiques aux dépens de celle d'une Europe définie par ses limites géographiques : la même conception que celle invoquée en son temps par Nietzsche dans l'essai sur la *Heimatlosigkeit* intrinsèque aux bons Européens. Victor Klemperer résume cette notion de caractère apatride de l'esprit européen (et donc de fluctuation de l'identité européenne) dans un court poème adressé directement à ceux qui ont émigré :
- « Si vous avez la nostalgie de l'Europe /
 Vous n'avez qu'à accepter qu'elle se trouve devant vous, sous les tropiques /
 Car l'Europe, ce n'est qu'un concept⁴ ! »

- 5 Ce n'est pas sans raison que l'on retrouve dans les réflexions de Victor Klemperer sur l'esprit européen des idées déjà implicitement présentes chez Nietzsche et plus tard chez Julia Kristeva. Klemperer situe ses réflexions sur l'Europe de façon très explicite dans le contexte de l'exil, de la migration, de l'expulsion – contexte qui a depuis toujours façonné l'image de l'Europe : dès l'Antiquité, le mythe fondateur est un récit dans lequel le thème sous-jacent de la déportation et de la violence est présent (même si ce sont le plaisir et l'amour qui sont au premier plan). Ainsi, Europe est cette princesse qui, selon le mythe, fut enlevée sur les côtes de Tyros ou Sidon, dans l'actuel Liban, par Zeus, sous la forme d'un taureau blanc, et transportée jusqu'en Crète, engendrant trois fils⁵. Or, Europe n'est justement pas originaire de l'espace géographique qui porte son nom, mais d'Asie Mineure. L'histoire de sa migration forcée d'est en ouest présage toute une série d'éléments, qui dans le contexte de déterritorialisation et de reterritorialisation imprimeront leur marque à l'histoire

mouvementée de ce continent à travers les siècles⁶. Dans son poème, Victor Klemperer reprend ces éléments tels que la *Heimatlosigkeit* – au propre comme au figuré – invoquée par Nietzsche et Julia Kristeva, tout comme le caractère mouvant de toute attribution identitaire relative à l'Europe, ainsi que l'affranchissement de liens territoriaux comme le pratique sa tradition intellectuelle.

L'Europe et le débat d'idées

- 6 La disparition des frontières géographiques, telle que mise en scène ici par Victor Klemperer, est caractéristique des controverses littéraires qui se développent au cours des siècles au sujet de ce qu'il appelle le « concept Europe ». Ainsi, pour compenser le caractère flou des limites territoriales qui caractérisent ce continent à la différence de toutes les autres parties de la terre, on a régulièrement fait appel au caractère prétendument bien défini de ses frontières culturelles. L'Europe est plus qu'un simple espace géographique, plus qu'« un petit cap du continent asiatique » ainsi que l'écrivait Paul Valéry en 1919, toujours sous le coup de la Grande Guerre⁷. Pour Valéry (tout comme, presque cent ans plus tard, pour Julia Kristeva qui cite les mêmes éléments dans ses réflexions sur les fluctuations de l'identité européenne), c'est la triple influence grecque, latine et chrétienne qui distingue l'Europe du reste du monde ; Valéry (comme le fera d'une manière comparable Victor Klemperer) prétendra, en toute logique, que l'Amérique n'est rien d'autre qu'une projection de l'esprit européen⁸. Tout comme Paul Valéry, les intellectuels européens ont toujours essayé – et en particulier pendant les périodes de crise dont l'histoire européenne est si riche – de définir l'essence de ce continent par la grandeur de sa civilisation. Il n'est pas rare que de ces réflexions soit née l'idée d'une union politique comme finalité. Mais ces réflexions n'ont jamais, au cours des siècles, dépassé le statut d'utopie, statut disparu seulement après la seconde guerre mondiale et l'évolution vers une unification des États européens.
- 7 Les premières réflexions dans ce contexte politico-culturel remontent aux XV^e-XVI^e siècles. Ainsi, des savants humanistes tels que Enea Silvio Piccolomini se positionnent-ils face à la menace turque sur l'Europe en développant une conception d'une communauté européenne dont les valeurs sont enracinées essentiellement dans la foi chrétienne⁹. L'idée d'une Europe chrétienne est aussi à la base du *Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe* que Charles-Irénée de Castel, l'abbé de Saint-Pierre, a rédigé en 1713. Partant du constat que l'organisation de l'Europe en États nationaux ne pourrait provoquer que des guerres sans fin, Saint-Pierre propose la création d'un « corps européen » dans lequel devraient s'intégrer les États européens les plus importants, car seule une telle organisation supranationale et fédérale pourrait, de son point de vue, garantir une paix durable au continent¹⁰.
- 8 Par la suite, les écrivains français des Lumières tels que Montesquieu, Rousseau, Voltaire ou Diderot déterminent ce qui fait le cœur de l'Europe comme la foi en la raison et dans le progrès, remisant ainsi l'idée d'une Europe chrétienne plutôt à l'arrière-plan¹¹. Celle-ci connaît un regain d'intérêt avec les romantiques, notamment avec l'essai du poète allemand Novalis à la fin du XVIII^e siècle, *Die Christenheit oder Europa* [*La Chrétienté ou l'Europe*], dans lequel il plaide pour une Europe de l'Esprit, chrétienne, voyant dans la force unificatrice de la foi chrétienne un modèle capable également de fonctionner sur le plan politique¹².

- 9 Avec François-René de Chateaubriand et son *Génie du christianisme* (1802), c'est cette même ligne qui est au centre des réflexions : l'auteur fait dériver la civilisation européenne de l'éthique et de l'esthétique du catholicisme¹³. Au milieu du XIX^e siècle, il revient à Victor Hugo, dans l'esprit de François Guizot, de remettre au jour la notion de l'Europe comme civilisation, opposée à la barbarie de ce qui n'est pas européen. Plus tard, au terme de la Révolution de 1848, lorsque Victor Hugo reconnaitra la barbarie au cœur même de la civilisation, il forgera l'expression « États-Unis d'Europe » (discours d'ouverture du Congrès pour la Paix, 1849, Paris). Malgré le caractère novateur de ses idées sur le plan politique et social, c'est bien une notion essentiellement culturelle qui fonde son projet. Elle est en lien avec l'expérience de la perte de patrie et de l'expulsion qui fut la sienne sous Napoléon III, lors d'un exil de 19 années. C'est la transformation littéraire de cette expérience de déterritorialisation et de perte d'appartenance qui donne toute son épaisseur à sa réflexion sur l'Europe¹⁴.
- 10 Autour de 1900 et dans les premières années du XX^e siècle, la controverse sur l'Europe se fait particulièrement vive dans les pays du sud-ouest du continent. Après que l'Espagne a perdu en 1898 ses dernières colonies, Cuba et Porto-Rico, ce sont des intellectuels tels que Miguel de Unamuno et José Ortega y Gasset qui se mettent à poser la question de l'appartenance de leur pays à l'Europe (et par là, celle des limites culturelles de celle-ci). Dans la sphère espagnole, on retrouve à nouveau l'idée que les frontières de l'Europe sont bien peu définies par des limites géographiques. Même s'il est indéniable que l'Espagne appartient à l'Europe sur le plan géographique, à l'intérieur et à l'extérieur du pays des voix s'élèvent régulièrement pour contester cette appartenance par des arguments historiques et culturels tels que l'influence arabe sur la péninsule ibérique, et pour revendiquer une identité espagnole spécifique, non soluble dans celle de l'Europe¹⁵.
- 11 Ce sont ensuite, au cours du XX^e siècle, les deux guerres mondiales qui ont nourri la réflexion sur l'Europe. Dans l'entre-deux-guerres, des projets ambitieux voient le jour, comme celui de Richard Coudenhove-Kalergi, qui rêve d'une union pan-européenne dans laquelle l'Europe serait unie politiquement et économiquement¹⁶. Parallèlement, des écrivains tels que Heinrich, Thomas et Klaus Mann, René Schickele, Stefan Zweig, Hugo von Hofmannsthal, Paul Valéry et André Gide poursuivent leur idée d'une Europe de l'Esprit, une Europe qui trouve par exemple sa réalisation concrète dans les « Décades de Pontigny » en Bourgogne, où à partir de 1922 se sont retrouvés régulièrement des intellectuels de haut rang¹⁷. Le spécialiste de littératures romanes Ernst Robert Curtius dans son œuvre *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter* (*Littérature européenne et Moyen Âge latin*) essaie d'expliquer l'unité culturelle européenne par l'héritage partagé de la latinité¹⁸.
- 12 Même après la seconde guerre mondiale, alors que l'union politique devient réalité, la question des limites culturelles de l'Europe continue à faire l'objet de débats virulents. Ainsi, en 1986, alors que l'Espagne et le Portugal entrent dans l'Union européenne, le romancier portugais José Saramago réitère dans son roman *A Jangada de Pedra* le doute sur l'appartenance de la péninsule ibérique à l'Europe : dans ce roman, la péninsule se transforme en île qui dérive sur l'Atlantique¹⁹. Et dans les années après la fin de la confrontation Est-Ouest, ce sont à nouveau les écrivains et les philosophes qui portent un regard critique sur le processus d'unification européenne. Ainsi, en 1991 Jacques Derrida reprend-il l'expression de Paul Valéry pour l'Europe, « petit cap du continent asiatique », et la soumet-il à une lecture critique. Dans un essai qui porte le titre de

L'autre cap, cette idée de l'évidence de l'Europe comme « pointe avancée », non seulement d'un point de vue géographique mais également intellectuel, se trouve révisée d'une manière critique et est ainsi contestée²⁰. L'écrivain italien Massimo Cacciari essaie quelques années plus tard de formuler l'identité de l'Europe à travers l'image d'un archipel qui unit comme il les sépare, des îles isolées – une image qui renvoie, en outre, non fortuitement, à la mythologie grecque et ainsi aux origines de la culture européenne²¹.

- 13 Dans son essai *Falls Europa erwacht (Si l'Europe s'éveille)*, le philosophe allemand Peter Sloterdijk entreprend de décrire l'Europe comme « une puissance mondiale arrivée au terme de son absence sur le plan politique » (selon le sous-titre de son livre)²². Partant de l'idée de la *translatio imperii*, cette idée d'Empire, toujours reprise, forgée par l'Europe au cours des siècles, il développe un modèle pour l'avenir, philosophico-historique, et qui comprend la notion d'*Imperium* comme un devoir et non une affirmation :

« Le devoir auquel les Européens d'aujourd'hui et de demain doivent se confronter, implique de remettre en jeu le principe de “grande puissance” ou d'*Imperium*, dans une perspective de métamorphose historique²³. »

- 14 Le constat de ces tentatives permanentes de définir les frontières de l'Europe fait apparaître clairement ceci : la nature et l'essence de l'Europe ne sont jamais définies ni clairement délimitées et c'est effectivement à partir de la notion de scepticisme que se développe une conscience de ce que pourrait être son identité, celle pour laquelle Julia Kristeva utilise à juste titre l'image du kaléidoscope. L'Europe n'existe, et ne consiste – même maintenant que son unité politique et économique est réelle – que dans les discours, écrits, discussions sur l'Europe : les discussions liées à la crise financière et économique de 2008, ainsi que les tensions qui ont émergé à cette occasion, n'en sont pas les moindres manifestations. L'Europe est donc avant tout un objet discursif et ce d'autant que la critique postmoderne de ces dernières années a jeté un doute fondamental et durable sur l'existence d'une véritable « identité européenne », d'une façon beaucoup plus radicale encore que celle de Julia Kristeva avec sa représentation d'une identité en perpétuelle métamorphose et kaléidoscopique :

« L'Europe n'existe pas en tant que telle, mais seulement dans le discours²⁴. »

Le mythe de l'Europe

- 15 Le rapide survol des approches littéraires de l'Europe au cours des siècles a montré que l'Europe n'existe qu'à partir du moment où l'on commence à s'entendre sur ce que l'Europe pourrait être. Le constat de ce caractère discursif de l'Europe obère les représentations de l'identité européenne, trop essentialistes. Au lieu de celles-ci, ce sont des notions telles que la « processualité », la mouvance et aussi parfois la contingence des différentes idées européennes, concurrentes et successives, qui occupent le terrain. Parallèlement, on pourrait cependant parler d'un « mythe de l'Europe » – et surtout en arrière-plan du thème caractéristique de la *Heimatlosigkeit* telle qu'elle est introduite par Friedrich Nietzsche et reprise par Victor Klemperer et Julia Kristeva, et vécue et transposée par des écrivains comme Victor Hugo. En effet, si l'on peut considérer que la qualité d'un mythe consiste essentiellement dans sa capacité à perdurer et à se transformer, et qu'à travers cette continuité un sens apparaît, le monde s'explique et les contradictions se résolvent en une apparente

évidence²⁵, c'est dans cette ligne d'interprétation que doit se situer un entendement de ce que pourrait représenter le « mythe de l'Europe ».

- 16 Que l'Europe possède les qualités d'un mythe, même au-delà de la légende antique de la princesse et du taureau, cela se manifeste encore en période de crise. Le terme de « vieille Europe », prononcé en 2003 par Donald Rumsfeld, alors secrétaire d'État américain à la Défense, au cours des discussions sur la participation européenne à la guerre en Irak, fut reçu avec une légère ironie par cette « vieille Europe » (notamment par la France et l'Allemagne), mais aussi avec reconnaissance. Ainsi, l'expression se transforma rapidement en une sorte d'adage, puisque l'on commençait à l'associer à une position moralement intègre, celle de la France et de l'Allemagne à la différence des pays de l'Europe de l'Est (où l'on tendait plus à appuyer l'orientation belliciste des États-Unis). Dix ans plus tard, en période de crise financière mondialisée, la notion de la « vieille Europe » a certainement perdu de sa force expressive. La force narrative du mythe demeure néanmoins – ou justement – intacte, à un moment où ce continent uni sur le plan politique, économique, et par conséquent culturel, semble se déliter. Ce mythe de l'Europe, cultivé depuis des siècles, n'enseigne-t-il pas l'histoire d'une promesse jamais dénoncée, mais toujours ajournée ? Il se peut que ce que Donald Rumsfeld croyait avoir perçu depuis l'extérieur, c'est-à-dire une « vieille Europe » qui fonderait son identité essentiellement sur un retour sur son histoire, n'a en vérité jamais existé – et c'est exactement ce que Julia Kristeva diagnostique dans son constat d'absence d'« orientation » de l'Europe. Mais en même temps, c'est justement ce questionnement perpétuel sur soi-même, cette confiance inébranlable qu'un jour la promesse-Europe se réalisera, qui constitue le socle sur lequel se déploient les caractéristiques du mythe de l'Europe.
- 17 La *Heimatlosigkeit*, spécifique à l'Europe, joue dans ce contexte un rôle dans la mesure où elle est le support autour duquel se développe le mythe, telle « une toile plus ou moins solide tissée de motifs, images, comparaisons, récits, ressemblances, parentés et liens multiples²⁶ ». Si la migration (involontaire) de la princesse phénicienne Europe d'est en ouest est au cœur du mythe antique, les réécritures ultérieures sont toujours des histoires qui reposent sur l'expérience d'une perte de racines fondamentale, et qui tirent de cette expérience leur force dynamique. L'un des écrivains à avoir traité la thématique du déracinement avec particulièrement d'insistance est André Gide qui, dans une critique du roman de Maurice Barrès *Les Déracinés* (1897), oppose au réquisitoire contre la perte de racines que représente ce roman sa thèse de la nécessité et de l'inéluctabilité de celle-ci. Dans un passage de cet article, devenu célèbre, il se réfère volontairement à sa propre expérience :
- « Né à Paris, d'un père Uzétien et d'une mère normande, où voulez-vous, Monsieur Barrès, que je m'enracine ? J'ai donc pris le parti de voyager²⁷. »
- 18 Tandis que le terme de « vieille Europe » de Donald Rumsfeld semble figer tout mouvement, en enfermant le continent dans des catégories spatiales et temporelles statiques, on perçoit dans le parti que prend André Gide (avec son vote pour le voyage, le départ et le déracinement comme modèle de vie) une dimension qui a un lien étroit avec la nature mythique de l'Europe : ce continent dans sa continuité et dans ses métamorphoses est vécu par Gide comme une dynamique en perpétuel mouvement – par exemple lorsqu'au cours de ses voyages il s'interroge sur l'individualisme européen, en contradiction avec les attitudes extra-européennes qui visent, selon lui, à atteindre une conformité et une uniformité des plus étendues et universelles²⁸. Ainsi,

dans la conception d'André Gide c'est le nomadisme en tant qu'état perpétuel entre errance et quête qui serait le trait caractéristique de l'Europe et qui la distinguerait de toutes les autres parties du monde.

- 19 En 1977, *Kraftwerk*, le groupe de musique de Düsseldorf qui se présentait alors comme l'avant-garde européenne et dont les disques sortaient tous en version allemande et anglaise, publia un album, *Trans-Europe Express*. Cet album met justement le doigt sur la contradiction entre apparence et essence européennes, entre passé et futur, immobilité et dynamique, enracinement et déracinement : une contradiction qui se dessine dans la confrontation des différentes visions de l'Europe, visions que d'un côté les hommes politiques tels que Donald Rumsfeld, et de l'autre, les écrivains comme André Gide mais aussi les intellectuels comme Julia Kristeva avaient esquissées. Tandis que la chanson qui donne son titre à l'album renvoie au train qui relie entre elles des capitales européennes (et tandis que cette chanson se situe à juste titre, d'emblée, explicitement dans un entre-deux dynamique de la mouvance), la chanson « Europe endless » met en scène le voyage et la route un peu plus subtilement en ce sens qu'elle met en relation la réalité (en mouvement) et les vues de cartes postales (statiques) de cet espace européen :

« Europe endless
Life is timeless
Europe endless
Parks, hotels and palaces
Europe endless
Promenades and avenues
Europe endless
Real life and postcard views
Europe endless
Elegance and decadence
Europe endless ».

- 20 Si le vers « Europe endless » introduit une dimension temporelle et si en même temps toute notion de temporalité est contournée par la référence répétée à l'infinité de l'Europe, suggérant la nature illimitée du continent et sa dynamique persistante, alors c'est bien la caractéristique de ce continent qui, justement, n'est pas seulement « vieux », mais dont la dimension mythique repose depuis toujours sur sa capacité à se projeter dans l'avenir. En soulignant le contraste entre l'idylle de la carte postale et la réalité, la chanson du groupe *Kraftwerk* met certes en scène une cassure ironique du mythe, mais en même temps, elle poursuit à son tour l'élaboration du mythe : concrètement, cela signifie que l'Europe n'est jamais aussi comblée qu'elle en a l'air. Ce que ses multiples symboles (drapeaux, pièces, allégories, représentations, hymne) promettent, n'est que rarement complètement tenu par la réalité. En même temps, il n'y a pas de doute que l'Europe, malgré les crises ou justement en période de crises, reste l'espace par excellence pour de nouvelles espérances, de nouvelles promesses, de nouveaux paris nostalgiques sur l'avenir : le mythe de l'Europe n'a pas fini de s'écrire.

NOTES

1. « Europa befindet sich heute im Blick auf seine Berufung in einer Krise, weil es nicht genau weiß, was es ist, und weil es ihm nicht gelingt oder weil es nicht versucht, seine Identität genauer zu definieren. Aus diesen Gründen ist Europa auch nicht fähig, seine doch immerhin beachtlichen Trümpfe auszuspielen. Es lässt sich nur tastend auf die Globalisierung ein, weil es sich selbst nicht genau kennt » (Julia Kristeva, « Sprich über deine Schatten », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 4 mai 2013, p. 40, <http://www.faz.net/aktuell/feuilleton/bilder-und-zeiten/interview/julia-kristeva-im-gespraech-sprich-ueber-deine-schatten-12171496.html>).
2. « Es fehlt unter den Europäern von Heute nicht an solchen, die ein Recht haben, sich in einem abhebenden und ehrenden Sinne Heimatlose zu nennen [...]. Wir Kinder der Zukunft, wie vermöchten wir in diesem Heute zu Hause zu sein ! Wir sind allen Idealen abgünstig, auf welche hin Einer sich sogar in dieser zerbrechlichen zerbrochenen Uebergangszeit noch heimisch fühlen könnte ; was aber deren "Realitäten" betrifft, so glauben wir nicht daran, dass sie Dauer haben. Das Eis, das heute noch trägt, ist schon sehr dünn geworden : der Thauwind weht, wir selbst, wir Heimatlosen, sind Etwas, das Eis und andre allzudünne "Realitäten" aufbricht... [...] Wir sind, mit einem Worte – und es soll unser Ehrenwort sein ! – gute Europäer, die Erben Europa's, die reichen, überhäuft, aber auch überreich verpflichteten Erben von Jahrtausenden europäischen Geistes » (Friedrich Nietzsche, « Die fröhliche Wissenschaft », dans Giorgio Colli et Mazzino Montinari (éd.), *Kritische Studienausgabe*, Munich, DTV, 1999, p. 343-651).
3. Victor Klemperer, *LTI. Notizbuch eines Philologen*, Leipzig, Reclam, 1968, p. 195-197. Cité d'après l'édition allemande. Traduit en français : *LTI, la langue du III^e Reich*, Paris, Albin Michel, 1996,
4. « Habt ihr Sehnsucht nach Europa ? / Vor euch liegt es in den Tropen ; / denn Europa ist Begriff ! » (*ibid.*)
5. Almut-Barbara Renger et Roland Alexander Ißler, « Stier und Sternenkranz : Europa in Mythos und Geschichte. Ein Rundgang », dans Almut-Barbara Renger et Roland Alexander Ißler (éd.), *Europa - Stier und Sternenkranz. Von der Union mit Zeus zum Staatenverbund*, Bonn, V&R Unipress, 2009, p. 51-99, ici p. 55.
6. Ottmar Ette, *ÜberLebenswissen. Die Aufgabe der Philologie*, Berlin, Kadmos, 2004, p. 229-230.
7. Paul Valéry, « La crise de l'esprit », *Variété. Essais quasi politiques. Œuvres Complètes I*, Paris, Gallimard, 1957, p. 988-1000, ici p. 989.
8. Paul Valéry, « L'Amérique, projection de l'esprit européen », *Regards sur le monde actuel et autres essais. Œuvres Complètes II*, Paris, Gallimard, 1960, p. 987-990.
9. Yves Hersant et Fabienne Durand-Bogaert, *Europes. De l'antiquité au XX^e siècle. Anthologie critique et commentée*, Paris, Robert Laffont, 2000, p. 64-65 ; Hans-Joachim Gehrke, « Griechische Gründungsmythen Europas » dans *Mythos als fortwirkende Vergangenheit*, Fribourg-en-Brisgau, Rombach Verlag, 2011, p. 25-36, ici p. 33.
10. Y. Hersant et F. Durand-Bogaert, *Europes. De l'antiquité au XX^e siècle. [...]*, p. 95-99.
11. Paul Michael Lützeler, *Die Schriftsteller und Europa. Von der Romantik bis zur Gegenwart*, Munich/Zurich, Piper, 1992, p. 22-23.
12. Y. Hersant et F. Durand-Bogaert, *Europes. De l'Antiquité au XX^e siècle. [...]*, p. 117-123 ; P.M. Lützeler, *Die Schriftsteller und Europa. [...]*, p. 33-38.
13. *Ibid.*, p. 43-44.
14. Anne Kraume, *Das Europa der Literatur. Schriftsteller blicken auf den Kontinent 1815-1945*, Berlin / New York, de Gruyter, 2010, p. 85-100 et p. 109-126.
15. *Ibid.*, p. 63-85 et p. 153-192.

16. Verena Schöberl, « Es gibt ein großes herrliches Land, das sich selbst nicht kennt... Es heißt Europa » : die Diskussion um die Paneuropaidee in Deutschland, Frankreich und Großbritannien 1922-1933, Münster, LIT, 2008.
17. A. Kraume, *Das Europa der Literatur. [...]*, p. 28-30.
18. Ernst Robert Curtius, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, Berne, Francke, 1993.
19. José Saramago, *A Jangada de Pedra*, Lisboa, Caminho, 1986.
20. Jacques Derrida, *L'Autre cap, suivi de La Démocratie ajournée*, Paris, Éditions de Minuit, 1991.
21. Massimo Cacciari, *Der Archipel Europa*, Traduction de Günter Memmert, Cologne, DuMont, 1998.
22. En allemand : « Gedanken zum Programm einer Weltmacht am Ende des Zeitalters ihrer politischen Absence. »
23. Peter Sloterdijk, *Falls Europa erwacht. Gedanken zum Programm einer Weltmacht am Ende des Zeitalters ihrer politischen Absence*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1994, p. 48.
24. « Europa ist zunächst kein Inhalt, sondern ein Diskurs » (Daniel Weidner (éd.), *Figuren des Europäischen. Kulturgeschichtliche Perspektiven*, Munich, Fink, 2006, p. 16-17).
25. Stephanie Wodianka (éd.), *Metzler Lexikon moderner Mythen*, Stuttgart, J. B. Metzler, 2014.
26. Un « *Gespinst* im wörtlichen Sinne, ein mehr oder weniger dichtes Gewebe von mannigfach miteinander verbundenen Motiven, Bildern, Vergleichen, Übertragungen, Ähnlichkeiten, Verwandtschaften und Verbindungen » (Günter Figal, « Die Zweideutigkeit des Mythos », dans *Mythos als fortwirkende Vergangenheit*, p. 9-15, p. 12).
27. André Gide, « À propos des Déracinés » dans *Œuvres Complètes II*, Paris, NRF, 1933, p. 435-444, p. 437.
28. A. Kraume, *Das Europa der Literatur. [...]*, p. 301-322.

RÉSUMÉS

L'Europe ? C'est une invention des écrivains, écrit Heinrich Mann. Sa phrase renvoie à une relation qui persiste depuis des siècles : celle entre la littérature européenne et l'Europe comme son sujet. Cet article se propose d'examiner de plus près cette relation. Qu'est-ce qui a poussé les auteurs européens à la recherche acharnée d'un projet d'unification utopique pendant des siècles ? Y a-t-il une connexion entre, d'un côté, les expériences d'exil et d'errance que la plupart d'entre ces auteurs ont vécues, et de l'autre, leurs projets européens ? Finalement, comment cette connexion se manifeste-elle sur le plan littéraire ? En s'appuyant sur le concept des « bons européens » apatrides de Friedrich Nietzsche, l'article construit l'image d'une Europe littéraire dont les frontières ne peuvent être celles d'une identité ou une géographie statiques.

Europe? That is an invention of poets, Heinrich Mann said, referring to a relationship that has existed for centuries: the relationship between European literature and the theme of Europe in this literature. Empire, civilization, United States, regulatory force or peace project – especially in the 19th and 20th centuries the most diverse ideas of Europe were formulated and discussed in literary works. This article tries to get to the bottom of this relationship: What is it that incited European writers to strive to find a project of unification which was to remain purely utopian for centuries? Is there a relationship between exile and migration that most of these writers experienced on the one hand and their European projects on the other? And finally: How is this relationship expressed in their literary works? This article uses Nietzsche's concept of the

homeless « good Europeans » to outline a representation of a literary Europe whose boundaries cannot be fixed in terms of identity and geography.

INDEX

Keywords : exile, cultural history, identity, intellectual, nation, Western Europe, European Union, 19th century, 20th century

Mots-clés : exil, histoire culturelle, identité, intellectuel, nation

Index géographique : Europe occidentale, Union européenne

Index chronologique : XIXe siècle, XXe siècle

AUTEUR

ANNE KRAUME

Maître de conférences en langues et littératures romanes
Université de Potsdam (Allemagne)